

ACHILLE LAZAROU

LA SINGULARITE DES AROUMAINS DANS LEUR POESIE POPULAIRE

Les Aroumains¹ sont les survivants des populations latinisées durant l'occupation romaine de la péninsule hellénique, Thessalie, Epire et Macédoine. Les Roumains eux-mêmes ne nient plus qu'il s'agit d'autochtones², alors qu'autrefois, ils soutenaient que les Aroumains étaient descendus du Danube et de Dacie. Des savants roumains contemporains acceptent implicitement la latinisation, en partie, des Hellènes³.

Les Grecs de la Grande Grèce —Magna Graeciae—de l'Italie du Sud et de Sicile, excepté, trois villes étaient déjà latinisés à l'époque de Strabon⁴. Les Grecs du reste de la diaspora eurent le même sort en Gaule⁵ —Gallia

1. D'après R. Janin, "ils se disent Aromâns (Roumains), tout comme les grecs (Ρωμαῖοι)", in *Revue des Etudes Byzantines* 23 (1965) 300. Les Aroumains sont connus sous plusieurs noms, Valaques, Koutsovalaques, Arvanitovalaques, Tsintsares etc. Pour l'étymologie de ces termes voir Achille G. Lazarou, *L'aroumain et ses rapports avec le grec*, 206 —Institute for Balkan Studies, Thessaloniki 1986, 74-81. Voir aussi W. Dahmen, "Selbstbezeichnung und Fremdbenennung der Aromunen", in *Balkan-Archiv* N.F. 7 (1982) 207-214, et J. Kramer, "Das Aromunische", in *Rumänistik in der Diskussion...*, 217 et suiv.

2. *Balcania* 1 (1938) 22 et 61. *Cahiers Sextil Puscariu* 1 (1952) 213. 'Αχ. Γ. Λαζάρου, 'Η εξέγερση τῶν Λαρισαίων τὸ 1066 καὶ ἡ ἐθνολογικὴ παρερμηγεία τῶν σχετικῶν χωρίων τοῦ Κεκαυμένου, Ἀθήνα 1976. Egalement, in *Θεσσαλικὰ Χρονικὰ* 11 (1976) 99-119. Du même, "La révolte des Larisséens en 1066", in *La Thessalie. Actes de la Table-Ronde*, 21-24 Juillet 1975. Collection de la Maison de l'Orient Méditerranéen. No. 6 Série Archéologique, Lyon 1979, 303-318.

3. *Revue des Etudes Roumaines* 5-6 (1960) 223. A. Lazarou, "Peut-on parler d'une survivance romaine en Péloponnèse?", in *Πρακτικὰ Ἀ' διεθνoῦς συνεδρίου πελοποννησιακῶν σπουδῶν*, τόμος Γ', Ἀθήνα 1976, 114-123.

4. Strabon VI, 253. 'Αχ. Γ. Λαζάρου, «Ρωμαϊκὸς Ἀρκαδισμὸς», in *Πρακτικὰ Ἀ' συνεδρίου γιὰ τὴν ἀναβίωση τοῦ «Ἀρκαδικoῦ Ἰδεώδους»*, Ἀθήνα 1984, 40-58.

5. P. Jacobsthal et E. Neuffer, "Gallia Graeca. Recherches sur l'hellénisation de la Provence", in *Préhistoire* 2 (1933) 1-64. F. Benoît, "La romanisation de la Narbonnaise à la fin de l'époque républicaine", in *Rivista di studi Liguri* 32 (1966) 288. 'Αχ. Γ. Λαζάρου, «Λατινικὴ καὶ Ἑλληνικὴ μεταξὺ τῶν δύο ἐν Νικαίᾳ Οἰκουμηνικῶν Συνόδων (325-787)», in *Νίκαια. Ἱστορία-Θεολογία-Πολιτισμὸς 325-1987. Ἱερὰ Μητρόπολις Νικαίας*, Νίκαια 1988, 118-126.

Graeca—, en Espagne⁶ —Hispania Graeca—, en Afrique⁷ —Africa Graeca—, en Scythie Mineure⁸ —Scythia Graeca—, en Adriatique Orientale⁹ etc...

Evidemment, ceux des Grecs de la péninsule hellénique qui, dans les territoires-bandes de terrain plus ou moins grandes—, devinrent bilingues, ne cessèrent pas pour autant, sauf exceptions, d'appartenir à l'Hellénisme, tant du point de vue linguistique qu'ethnique bien qu'ayant été contraints dès le début d'apprendre le latin¹⁰, instrument de communication indispensable avec Rome¹¹. Cette langue devint par la suite un viatique pour la politique, l'art militaire, les sciences, le négoce et, plus généralement, pour les carrières professionnelles¹². Le pouvoir central de l'Etat Romain Oriental, de Byzance, maintient la latinisation, puisqu'il ne renonce pas à ses revendications sur l'Occident¹³. De plus, la dépendance de ces contrées habitées par des Grecs-Aroumains bilingues, aide à la latinisation dans le thème Illyricum dépendant de l'Eglise Romaine jusqu'en 847.

La présence ininterrompue des Aroumains dans leurs lieux jusqu'à nos jours, dans les villages valaques petits et grands, apportent en témoignage une abondante toponymie aroumaine¹⁴ et, plus particulièrement, une micro-

6. A. Garcia y Bellido, *Hispania Graeca*, Barcelona 1948.

7. M. Eugennat, "Grecs et orientaux en Maurétanie Tingitane", in *Antiquités Africaines* 5 (1971) 161-178. O. Masson, "Grecs et Libyens en Cyrénaïque, d'après les témoignages de l'épigraphie", in *Assimilation et résistance à la culture greco-romaine dans le monde ancien. Travaux du VIe Congrès International d'Etudes Classiques* (Madrid, Septembre 1974), Bucaresti-Paris 1976, 387. A. Lazarou, "Présence hellénique en Egypte romaine", in *Graeco-Arabica* 3 (1984) 51-76.

8. V. Pârvan, *La pénétration hellénique et hellénistique dans la vallée du Danube*, Bucarest 1923. D. M. Pippidi, *I Greci nel Basso Danubio*, Milano 1971, 171 et suiv. Du même, "Gètes, Grecs et Romains en Scythie Mineure: coexistence politique et interférences culturelles", in *Travaux du VIe Congrès Int. d'Et. Cl.*, 452. 'Αχ. Γ. Λαζάρου, *Τὰ ἑλληνικὰ πλοῖα στὸν Δούναβι φορεῖς καὶ ὑπέρμαχοι πολιτισμοῦ*, Ναυτικὸν Μουσεῖον τῆς Ἑλλάδος, Ἀθήναι 1974.

9. L. Braccési, *Grecità adriatica*, Bologna 1971. 'Αχ. Γ. Λαζάρου, «Ἡ ἀκτινοβολία τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης διὰ τῆς ἱστορίας τοῦ ὄρου Βασιλική - Basilica», in *Πλάτων* 26 (1974) 285 note 58.

10. Suétone, *Aug.* 89. Voir J. Psichari, *Etudes de Philologie néo-grecque. Recherches sur le développement historique du grec*, Paris 1892, XLIII-XLIV. Egalement J. Brenous, *Etudes sur les hellénismes dans la syntaxe latine*, Paris 1895, 56.

11. M. Egger, *De l'étude de la langue latine chez les Grecs dans l'Antiquité*, Paris 1855, 5.

12. G. F. Hertzberg, *Histoire de la Grèce sous la domination des Romains*, Paris 1888, II, 50-51. A. Lazarou, "Aux origines de l'aroumain et de ses rapports avec les langues environnantes", in *Πλάτων* 37 (1985) 157-172, surtout les notes 27 et suiv.

13. L. Lafoscade, "Influence du Latin sur le grec", in Psichari, *o.c.*, 134.

14. *Langue et Littérature* 1 (1941) 265 note 1,2 (1943) 243 et suiv., 3 (1946) 5 et suiv.

toponymie¹⁵, ainsi que des inscriptions. Pour appuyer cette présence diachronique des Aroumains, il y a aussi une toponymie hellénique, laquelle, en plus d'une particularité linguistique, aroumaine, apparaît comme une évolution phonétique qui équivaut à un témoignage irréfutable de leur état d'autochtones en Epire, Thessalie, Macédoine; ce fait a d'ailleurs, été attesté par des Roumains notoires¹⁶.

De toute façon, le matériau épigraphique est intéressant, telles les inscriptions trouvées dans la ville d'Epire, Photicè, puisque l'anthroponymie hellénique y est conservée, même dans les inscriptions latines, témoignant d'après M. Hatzopoulos, de la naissance de la latinophonie en Epire; de plus l'épigraphie latine chrétienne avec une anthroponymie de la nouvelle religion, démontre la vitalité et la pérennité du latin, en même tant que la facilité avec laquelle cette langue a été acceptée par la population autochtone. Aussi, il est important de souligner l'épanouissement et le rayonnement de l'Evêché de Photicè pendant des siècles, ayant à sa tête, vers le Vème siècle, Diadoque, fameux écrivain ecclésiastique bilingue¹⁷.

Hatzopoulos souligne: "Une attention particulière devra être portée à l'existence d'un christianisme de langue latine, non seulement dans les provinces septentrionales de la péninsule balkanique, mais aussi en Thessalie, en Epire, en Macédoine et dans la capitale byzantine elle-même, attesté aussi bien par les inscriptions chrétiennes en latin de ces contrées que par d'autres témoignages historiques". Se référant à la Macédoine, il note: "Une attention particulière devrait être accordée aux inscriptions latines chrétiennes, dont certaines annoncent déjà les dialectes néolatins de la péninsule balkanique (p. ex. CIL III, 579 de Béroia: IN NOMINE DOMINI/MEMORIA DOMNA/IVLINA VCSOR IN/NOCENTI)"¹⁸.

De même importance sont les inscriptions de Dyrrachium, qui, vers la fin du XIXème siècle réapparaît en tant que port aroumain comme l'atteste V. Bérard¹⁹.

15. *Μακεδονικά* 20 (1980) 307-341. *Λεξικογραφικόν Δελτίον* 15 (1985) 11-48.

16. Th. Capidan, *Limba și cultura*, Bucuresti 1944, 290. 'Αχ. Γ. Λαζάρου, *Τρία ελληνικά τοπωνύμια στο γλωσσικό ιδίωμα των Βλαχοφώνων 'Ελλήνων*, 'Αθήνα 1976. Aussi, in *Θεσσαλικά Χρονικά* 11 (1976) 269-277, et in *Α' Συμπόσιο Γλωσσολογίας του Βορειοελλαδικού Χώρου*, IMXA, Θεσσαλονίκη 1977, 225-235. *Ιστορία Εικονογραφημένη* 175(1983) 12-14.

17. D. Stiernou, "Diadoque de Photicè", *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie Ecclésiastique* 14 (1960) 374. N. G. L. Hammond, *Epirus*, Oxford 1967, 74.

18. *Balkan Studies* 21 (1980) 90 et notes 1, 7.

19. V. Bérard, *La Turquie et l'Hellénisme contemporain*, Paris 1911, 10 et éd. grecque

Le bilinguisme des Aroumains qui, tout comme la latinophonie, est tantôt provisoire, tantôt durable, pendant les invasions ou les descentes métanastasiques, se trouve confirmé de manière irréfutable par les inscriptions, helléniques, mixtes, helléno-latines et latines. Parmi ces dernières, il s'en trouvent aussi en écriture hellénique.

En ce qui concerne les répercussions dues à l'occupation romaine dans de certaines parties de la péninsule hellénique, l'académicien et professeur de l'université d'Athènes, Kéramopoulos, à l'occasion des découvertes archéologiques à Trébénista, écrit: "Ainsi les latinophones de la Grèce, non seulement conservaient le sentiment national, mais aussi le charme de l'instrument linguistique hellène, sentant et voulant et prenant soin de le retrouver comme caractère ethnique sensible et intense, en fondant des écoles grecques.

Des colonies d'Italie n'ont pas été envoyées dans ce *limitem* de la péninsule hellénique, les habitants étaient des Hellènes et gravèrent des inscriptions helléniques que nous possédons. Par la suite, du temps des Romains, ils deviennent latinophones et écrivent en latin leurs inscriptions que nous possédons aussi"²⁰.

Après la chute de Constantinople et le commencement de l'occupation turque, les Aroumains tiennent le premier rôle pour la libération de la Grèce, tant par les armes, les montagnards, les éleveurs²¹, que par des contributions en espèces, les bourgeois, les commerçants, les propriétaires terriens qui deviennent des donateurs et des bienfaiteurs nationaux, comme l'observe avec justesse Edmond Bouchié de Belle²², et, verbalement aussi, et par écrit, les lettrés, les ecclésiastiques, les maîtres de la nation, les écrivains²³.

Admirable est l'attachement des Aroumains de la diaspora à l'Hellénisme,

de la librairie Τροχαλία, Ἀθήνα 1987, 49. Ἀχ. Γ. Λαζάρου, Ἰλλυρολογία καὶ Βορειοηπειρωτικός Ἑλληνισμός, Ἀθήνα 1988, 59.

20. Μακεδονικά 2 (1941-1952) 514. Cf. G. I. Bratianu, *Une énigme et un miracle historique: le peuple roumain*, Bucarest 1942, 67. Ἀχ. Γ. Λαζάρου, Ἐπίγραμμα Εὐγενίου τοῦ Αἰτωλοῦ καὶ λατινοφωνία Ἑλλήνων. Βλάχοι ἐλληνικοῦ χώρου, Ἀθήνα 1986, 264.

21. Μ. Χρυσόχου, Βλάχοι καὶ Κουτσόβλαχοι, ἐν Ἀθήναις 1909, 50. Selon l'idée d'Ovid Densusianu "la *haiducia* a une racine dans la civilisation pastorale". Cf. Oct. Buhociu, "Lelëa et le haiduk", in *Beiträge zur Südosteuropa-Forschung*, Anläblich des I. Internationalen Balkanologenkongresses in Sofia 26. VIII.-1. IX. 1966, München 1966, 259.

22. E. Bouchié de Belle, *La Macédoine et les Macédoniens*, Paris 1922, 129.

23. Ἀγγ. Χατζημιχάλη, Οἱ ἐν τῷ Ἑλληνοσχολεῖῳ Μετσόβου διδάξαντες καὶ διδασκόμενοι, ἐν Ἰωαννίνοις 1940. Γ. Βαλέτα, Ὁ ἀρματωμένος λόγος. Οἱ ἀντιστασιακὲς διδαχὲς τοῦ Νεκταρίου Τέρπου βγαλμένες στὰ 1730. Εἰσαγωγὴ-ἐκλογές, Ἀθήνα, 1971. Μ. Τρίτου, Νικόλαος Τζαρτζούλης, Ἰωάννινα 1983. A. Camariano-Cioran, *L'Épire et les pays roumains*, Jannina 1984, 150, 176-180, 188-189.

notamment de ceux qui se sont installés dans les principautés danubiennes, savoir là où, logiquement on attendrait leur assimilation à l'environnement linguistiquement apparenté. Des exemples probants, il y en a en grand nombre : Georgakis Olympios²⁴, Rhigas Velestinlis²⁵, Darvaris²⁶ et bien d'autres.

L'enthousiasme des Aroumains pour la culture hellénique et la langue grecque étonne véritablement Petar Skok²⁷. D. J. Popović avoue que "les Aroumains se sentaient Grecs et ils apportaient réellement la langue, la manière de vivre, l'esprit grecs au monde occidental et dans nos pays"²⁸.

Pouqueville²⁹, visitant les villages valaques du Pinde, à été impressionné par leurs écoles grecques et par les bibliothèques, et ses impressions ont été citées textuellement dans une étude de P. Papahagi, membre correspondant de l'Académie roumaine.

Tandis que, dans le cercle familial restreint et dans celui des relations professionnelles intimes, les Aroumains employaient l'aroumain—presque jamais dans sa forme pure, mais mixte, aroumaino-hellénique et ce, à cause de la pauvreté lexicale de la première—, ils avaient toujours, comme instrument linguistique, le grec³⁰; ce qui explique pourquoi leur poésie populaire était dans sa grande majorité en grec.

Celle-ci constitue exactement la singularité des Aroumains par laquelle ils se distinguent de toutes les autres populations latinisées ou romanisées de l'Empire Romain, appelées, par la suite, romanes ou néolatines; et, parce que ces dernières ne possédaient pas de langue paternelle supérieure au latin—comme les Gètes et les Daces—obligatoirement, s'exprimaient uniquement en latin vulgaire qui, peu à peu, s'est institué en leur langue nationale—porteur aussi de leur création poétique, érudite comme vulgaire. Par contre, les Aroumains, usagers, depuis le commencement, du grec et qui cohabitent

24. Voir M. Raybaud, *Mémoire sur la Grèce*, Paris 1824, 256-257. C. D. Aricescu, *Istoria revolutiunii Romane de la 1821*, Craicova, 1874, 62. Aussi, *Biserică Ortodoxă Română* 90 (1972) 142-143.

25. A. J. Manassis, "L'activité et les projets politiques d'un patriote grec dans les Balkans vers la fin du XVIIIe siècle", *Balkan Studies* 3 (1962) 75-118. Bizarrement est donnée par Buhociu, *o.c.*, 256 note 4, la qualification suivante: "le macédonien Rhigas Vele:tinlis"!.

26. A. Camariano-Cioran, *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*, Thessaloniki 1974, passim.

27. *Revue Internationale des Etudes Balkaniques* (RIEB) 3 (1936) 36.

28. *RIEB* (1938) 609.

29. F. H. L. Pouqueville, *Le voyage de la Grèce*, II, 350. *Analele Academiei Române, Memoriile Sect. Lit.* 35 (1912) 20.

30. G. Papacostea-Goga, *In zilele redesteptării macedo-române Memorii, acte și corespondența*, București 1927, 41.

continuellement avec les Hellènes unilingues, tant dans l'Hellade métropolitaine que dans les communautés grecques à l'étranger, non seulement ne perdent pas leur sensibilité à la langue paternelle, le grec, mais encore contribuent à la reconnaissance de sa valeur par les autres ethnies, alors qu'elle est considérée comme étant indispensable à tout être cultivé, ainsi que nous le confirme Vl. Skarić³¹. Ils n'ont donc aucune raison de créer une littérature aroumaine.

Une première tentative pour faire passer l'aroumain, dans le langage écrit, est due à l'Ecole Latinisante de Transylvanie, laquelle avait exercé une certaine influence sur deux ou trois Aroumains installés en Austro-Hongrie³². Mais, finalement, elle n'a pas eu de succès parce que les Aroumains, même ceux de la diaspora, pensent constituer une partie intégrante de l'Hellénisme³³ —jamais du peuple roumain—, selon la juste observation du professeur de l'université de Bucarest, I. Coteanu³⁴.

La littérature qui est proposée, aujourd'hui aussi, comme étant aroumaine, n'est pas un produit d'essence naturelle, pas plus qu'elle n'est authentique, mais bien un produit importé et falsifié, presque dans tout son ensemble. Son apparition coïncide avec une intervention active des principautés danubiennes en Macédoine, comme l'atteste l'académicien professeur de l'université de Bucarest, Th. Capidan³⁵.

Durant le soulèvement de février 1848 à travers l'Europe, se révoltent aussi les sujets des hégémonies, Valachie et Moldavie³⁶, revendiquant la libération et l'union de la Transylvanie et de la Bessarabie occupées respectivement par l'Empire austrohongrois et par la Russie tzariste, avec les deux premières plus ou moins libres. Cependant, étant donné que les revendications sont irréalisables et dangereuses à la fois, en raison d'une éventuelle situation belliqueuse qui s'avérerait inégale face aux deux grandes puissances, les dirigeants des principautés danubiennes conçurent une échappatoire pertinente, qui apaisa immédiatement l'opinion publique—vers le Sud du Danube—dans les possessions du "Grand Malade", comme on nomme le Sul-

31. *RIEB* 1-2 (1934-1935) 243.

32. Voir dans ma thèse, citée plus haut, note 1, le troisième chapitre, pp. 126 et suiv., intitulé "Littérature aroumaine".

33. Σπ. Λάμπρου, *Σελίδες ἐκ τῆς ἱστορίας τοῦ ἐν Οὐγγαρία καὶ Αὐστρία μακεδονικοῦ ἐλληνισμοῦ*, ἐν Ἀθήναις 1912, 32.

34. *Limba Română* 8 (1959) 10.

35. Th. Capidan, *Les Macédo-roumains*, Bucarest 1943, 263.

36. Ἀχ. Γ. Λαζάρου, *Βλέψεις Ρουμανίας καὶ ἐλληνικότητα Βλάχων-Ἀρωμοῦνων*, Ἰωάννινα 1986. Aussi, in *Ἡπειρωτικὸ Ἡμερολόγιο 1986*, 321 et suiv.

tan, en baptisant “frères”, les Aroumains de la péninsule hellénique. Elles établirent des programmes: visiter les lieux, fonder des écoles roumaines, attribuer des bourses, imprimer et envoyer des revues et des journaux³⁷, dans le but d’insufler chez les Aroumains une conscience nationale roumaine.

La nouvelle littérature, prose et vers, savante et dite populaire, imprimée en caractères latins, les Aroumains ne la lisent pas, car, selon P. Papahagi, ils ne connaissent que l’écriture grecque³⁸. S. Mehedinți³⁹ note qu’il n’y a pas d’analphabétisme chez les Aroumains—il entend la langue grecque, évidemment—bien que provoquant, à l’époque, un grand étonnement.

En outre, du point de vue qualitatif, la littérature érudite, la poésie et la prose, ne sont pas appréciées, car elles manquent d’originalité. Il s’agit d’imitations, véritable amas de scories, du point de vue thématique et linguistique—jugé défectueux de façon tangible, en particulier pour ce qui est de l’imitation de la langue savante roumaine⁴⁰. Cette littérature se trouve ainsi dépourvue de toute valeur littéraire⁴¹. Le pis est que tout élément roumain est rejeté par les Aroumains parce que ceux-ci diffèrent⁴² radicalement des Roumains: mentalité, tournure d’esprit, idéaux, us et coutumes, qu’ils ont en commun avec les Hellènes, comme le constatent les Anglais Wace et Thompson⁴³.

C’est la raison pour laquelle on a entrepris d’imiter la littérature hellénique, principalement les chansons populaires, lesquelles ont été, habilement et soigneusement forgées en aroumain. Mais l’altération est devenue perceptible et a été condamnée. Déjà en 1909, l’écrivain épirote et excellent connaisseur des Aroumains et des Roumains, M. Chrysochoos écrit: “Les Aroumains n’ont jamais eu de chansons en langue valaque et n’en ont pas davantage aujourd’hui, les chansons aroumaines actuelles importées maintenant par les propagandistes, on n’accepte pas non plus, étant donné qu’elles sont étrangères aux coutumes et à leur affectivité d’Aroumains. Les exceptions ne

37. T. Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân*, București 1974, 1381 et suiv.

38. *Analele Academiei Române, Mem. Sect. Lit.* 35 (1912) 14.

39. Voir A. N. Hâciu, *Aromânii. Comerț, industrie, arte, expansiune, civilizație*, Focșani 1938, I note 1.

40. Th. Capidan, *Aromânii. Dialectul aromân. Studiu lingvistic*, București 1932, V.

41. T. Papahagi, *Parelele folklorice*, București 1970, 30.

42. Γ. Χ. Μόδη, *Μακεδονικός Ἀγὼν καὶ Μακεδόνες Ἀρχηγοί*, Θεσσαλονίκη 1950, 125.

43. A. I. B. Wace - M. S. Thompson, *The nomads of the Balkans*, London 1914, 100. Voir aussi la critique de N. Iorga, in *Bulletin de l’Institut pour l’étude de l’Europe sud-orientale* 2 (1915) 116.

sont pas prises en considération”⁴⁴.

En 1914, le professeur de l’université d’Athènes et père de la laographie hellénique, N. Politis, commentant la ballade 87, dont le thème est la “reconnaissance du marchand qui a été blessé mortellement par son frère bandit”, soupçonne avec perspicacité le plagiat: “aussi un chant populaire macédovalaque, qui paraît plutôt comme une traduction du chant grec (avec une tournure grecque κρῖμα κι’ ἄδικο—délit et iniquité), peut être compté parmi les versions grecques de la chanson”⁴⁵.

En 1933, Stratis Doukas, littérateur et directeur de revues, détermine en écrivant sur les Aroumains du Pinde, la période d’apparition de chansons aroumaines, ainsi que ce qu’elles valent: “Bien que leur langue soit valaque, un mélange altéré de latin et de nombreux éléments balkaniques, les chansons de leurs danses sont, jusqu’à ce jour, helléniques. Leurs chansons valaques, (qu’ils commencèrent à chanter depuis lors—*parmi* lesquelles est apparue une propagande étrangère), sont d’autres poèmes personnels de poètes locaux cultivés, empreints d’adoration pour la nature et de nostalgie pour leur partie montagnarde bien-aimée, d’autres encore sont des traductions de leurs plus anciennes chansons helléniques”⁴⁶.

En 1948, Evang. Avérof-Tositsas ne se borne pas à souligner—tout simplement—que la vérité a été faussée, par les traductions, mais y décèle le procédé: “Si la tentative roumaine soigne particulièrement certaines questions fondamentales (la politique éducative, l’achat des consciences etc...), elle n’a pas pour autant négligé le détail. Je me référerai ici à l’exemple d’un détail caractéristique des ‘chansons populaires koutsovalaques’ élaborées en Roumanie et répandues par la suite dans les contrées koutsovalaques, où, plus tard les non-informés les considérèrent comme étant des chansons locales. Nombre d’entre elles avaient pour thème la vie quotidienne, d’autres se référaient avec grand art, à la ‘belle fille qui attend au-delà de la Mer Noire’, la vie idyllique et le destin ‘du frère qui se trouve dans la grande plaine de la Valachie’, ainsi que d’autres images adéquates suggérant, avec la naïveté et la force de la chanson répétée, des liens indéniables entre les Koutsovalaques et la Roumanie. D’autres chansons ont fait naître des pensées politiques

44. Μ. Χρυσοχόου, *ο.σ.τ.*, 52. Voir aussi Χρ. Χρηστοβασίλη, «Ἐθνικὴ ποίησις τῶν Βλαχομακεδόνων καὶ καταγωγὴ αὐτῶν», in *Ἑλληνισμός* 4 (1901) 490.

45. Ν. Γ. Πολίτη, *Ἐκλογαὶ ἀπὸ τὰ τραγούδια τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ*, 5η ἔκδ., Ἀθήναι 1966, 127.

46. *Ἡμερολόγιον Δυτικῆς Μακεδονίας* 2 (1933) 111.

bien définies. Je me référerai à l'exemple d'une chanson des plus réussies, qui termine comme suit :

‘Κ’ντι φούμλου άτσέλου γκριτσέκλου
Ντουνικάτ’ ι μίντι άλόρου’.

C'est à dire :

‘Parce que cette fumée hellénique
leur a obscurci le cerveau’⁴⁷.

La singularité des Aroumains dans leur poésie populaire n'est pas pour autant exclusivement soulignée par des écrivains grecs. Des Roumains, eux aussi, ont catégoriquement pris position.

Le témoignage du diplomate roumain Burileanu s'avère intéressant et révélateur. En 1905, il visite l'Épire du Nord afin d'inciter les Aroumains à se déclarer auprès des agents du recensement turc de l'époque; ce recensement, d'après les récits des témoins sur place, tel le journaliste français Michel Paillarès⁴⁸, est effectué avec une contrainte et une violence indescriptibles : à savoir, que ceux-ci n'appartiennent pas à l'Hellénisme, mais qu'ils constituent une ethnie à part, valaque. Les Aroumains rejettent les propositions alléchantes et proclament avec une admirable assurance et intrépidité, leur appartenance à l'Hellénisme, ce que le professeur de l'université de Janina, Eleuthérie I. Nikolaidou⁴⁹, a récemment mis en lumière, publiquement, grâce à des documents d'archives. En vue de réduire l'appartenance à l'Hellénisme des habitants de Moscopolis, Burileanu soutient que ceux-ci ignorent le grec, provoquant même, de la sorte, l'irritation des amis italiens de l'Albanie, comme l'observe le professeur de l'université d'Athènes, Sp. Lampros⁵⁰; mais il note malgré tout que leurs chansons sont helléniques.

En 1982, la Roumaine Elisabeta Moldoveanu, dans une communication lors d'un congrès international, ajoute que pendant les fêtes les enfants des Aroumains aussi continuent de chanter des chansons reflétant les mœurs de différents peuples, comme c'est le cas le samedi de Saint-Lazare où ils chantent en grec. Elle soutient concrètement ce qui suit : “Les textes, chantés en

47. Εδ. ‘Α. ‘Αβέρωφ-Τοσίτσα, ‘Η πολιτική πλευρά του Κουτσοβλαχικού Ζητήματος, 2η έκδ., Τρίκαλα 1987, 71 note 1.

48. M. Paillarès, *L'Imbroglia Macédonien*, Paris 1907, 400. Cf. *La Grèce* par Th. Homolle..., Paris 1908, 179.

49. ‘Ελ. ‘Ι. Νικολαΐδου, *Ξένες προπαγάνδες και έθνική άλβανική κίνηση στις μητροπολιτικές επαρχίες Δυρραχίου και Βελεργράδων κατά τὰ τέλη του 19ου και τις άρχές του 20ού αΐωνα*, ‘Ιωάννινα 1978, 212.

50. *Νέος ‘Ελληνομνήμων* 10 (1913) 384-385 et 21 (1927) 161-162.

grec dans la zone habitée par les Aroumains, rappellent la venue de Lazăr et les cadeaux qu'on lui a fait (des fruits et des œufs)"⁵¹.

En 1987, le professeur britannique Tom Winnifrith confirme le point de vue d'Elisabeta Moldoveanu. Il visita les villages valaques et observe qu'en Grèce, les enfants ne chantent pas en aroumain. Il ajoute qu'en Yougoslavie aussi les enfants valaques sont hésitants et ne se décident à chanter qu'après y avoir été poussés. De plus, Tom Winnifrith juge que l'aroumain n'est pas une langue qui se prête à la poésie, et cela à cause d'une carence dans le vocabulaire et dans la syntaxe. Il écrit mot pour mot: "The limited vocabulary and syntax of Vlach does not make it a good vehicle for poetry, and one looks in vain for anything to equal the heroic lays of Yugoslavia or Albania, or even the klephtic ballads of Greece"⁵².

La singularité des Aroumains dans leur poésie populaire a été commentée il y a plusieurs décennies par le grand spécialiste, T. Papahagi, professeur de l'université de Bucarest. Soulignant l'exclusivité de la langue grecque et sa supériorité séculaire dans tous les domaines, grâce à ses qualités multiples: grammaire, syntaxe, vocabulaire, souplesse, élégance, harmonie par opposition à la pauvreté de l'aroumain qui a tout à fait l'air d'une plante aquatique en eaux hellènes; il considère très naturel que les Aroumains façonnent ce qu'ils ressentent, leurs émotions, leurs exploits et en général leur inspiration, en langue hellénique, c'est à dire: chanter en grec⁵³.

Il ne faut pas oublier par ailleurs que T. Papahagi, autrefois, avait soutenu l'autochtonie des Aroumains en Pinde⁵⁴. Donc, leurs créations poétiques en langue hellénique sont diachroniques depuis leurs origines. Elles ont, bien entendu, de très profondes racines. Ceci est mis en lumière par le fait que les Aroumains disposent en langue grecque, de la chanson populaire la plus ancienne, comme τὸ χελιδόνισμα (le chant de l'hirondelle) dont la continuité depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, est reconnue communément. Le professeur de l'université de Genève S. Baud-Bovy écrit ce qui suit: "De toutes les chansons populaires encore chantées en Grèce, celle dont l'existence est la plus anciennement attestée est sans doute *la chanson de l'hirondelle*. Maintes fois déjà on a signalé la parenté frappante du χελιδόνισμα rhodien cité

51. *Ile Congrès International de Thracologie...* Ed. Nagard. Paris-Rome-Montreal-Pelham N.Y. 1982, 216.

52. T. J. Winnifrith, *The Vlachs: The History of a Balkan Peoples*, London 1987, 5 et 37. Cf. *The Newsletter of The Society Farsarotul* II, 1 (1988) 76.

53. T. Papahagi, *Paralele folklorice*, 14.

54. *Grai si Suflet* 1 (1923) 99.

par Athénée (VIII 60) et des chansons de quête modernes du retour du printemps”⁵⁵.

Il s’agit d’une chanson d’enfants, comme la présente Pephani: “Les petits enfants koutsovalaques de Thessalie le 1er mars, aux portes des maisons, chantent, ayant en mains un objet figurant une hirondelle; une chanson analogue à celle de l’Antiquité, de la même contrée, mise en parallèle, non seulement en fait ressortir la ressemblance—pour ce qui est du sens en général, mais aussi pour ce qui est des termes, en grand nombre”⁵⁶. Il est clair qu’elle est chantée en grec par les enfants valaques.

Outre la chanson de l’hirondelle, les Aroumains sauvegardent dans leur poésie populaire différents éléments de grec ancien qui survivent comme des échos lointains. Le professeur Gomas, en terminant l’analyse d’une chanson acritique (chanson des frontières-c.-à-d. de l’épopée byzantine concernant les exploits de Digénis Akritas), intitulée “cinq ans de nouveau-marié, douze ans d’esclavage”, recueille les chansons auprès de ses compatriotes Aroumains de Velestino et note “que, parmi les chansons populaires valaques continue la tradition acritique et, parallèlement, la tradition homérique”⁵⁷.

Eloquent témoignage de cette tradition acritique chez les Aroumains est constitué par la merveilleuse chanson *Τοῦ Μικροῦ Βλαχόπουλου* (du petit garçon valaque). “Les principales caractéristiques du héros acritique, protagoniste dans l’histoire que raconte la chanson”, ce qu’analyse l’académicien et professeur de l’université d’Athènes K. Romaios⁵⁸, correspond à de nombreuses variantes de chansons populaires héroïco-kleptes des Aroumains. Une de celles-ci est l’intitulée *Τοῦ Γιάννη Παπανικόλα ἢ Πρίφτι* (de Jean Papanikola ou Prifti), qui, dans sa “forme archaïque semble être acritique”, selon le professeur de l’université d’Athènes G. K. Spiridakis⁵⁹. Parmi celles-ci est comprise la chanson *Τοῦ Μπουκουβάλα* (Boukovallas), au sujet de laquelle C. Fauriel écrit: “Cette chanson de Boukovallas, la seule, je crois, qui se chante encore de celles qui furent composées sur ce brave chef de bande, est extrêmement populaire dans tout le continent de la Grèce, à l’exception de la Morée. Aussi les diverses copies que l’on peut s’en procurer dans les

55. *Byzantina Metabyzantina* 1 (1946) 23.

56. Δ. Γ. Πεφάνη, *Οἱ Ἑλληνες Σλαβόφωνοι τῆς Μακεδονίας καὶ οἱ Ἑλληνόβλαχοι*, Ἀθήναι 1949, 98-99.

57. *Ἀρχεῖον Θεσσαλικῶν Μελετῶν* 7 (1985) 147. “Il y a continuité absolue entre la tradition byzantine et la tradition ancienne”, selon A. Dain. Cf. *Romanobarbarica* 9 (1986-1987) 253 note 13.

58. Κ. Ρωμαίου, *Κοντὰ στίς ρίτζες*, Ἀθήνα 1959, 168.

59. Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν, *Ἑλληνικά Δημοτικά Τραγούδια*, ἐν Ἀθήναις 1962, Α', 102.

différents lieux où elle est connue, présentent-elles beaucoup de variantes⁶⁰. Il inclut dans son recueil la variante suivante :

Τ' εἶν' ὁ ἀχὸς 'ποῦ γίνεται καὶ ταραχὴ μεγάλη;
 Μῆνα βουβάλια σφάζονται; μῆνα θεριά μαλόνουν;
 Κι' οὐδὲ βουβάλια σφάζονται, κι' οὐδὲ θεριά μαλόνουν·
 Ὁ Μπουκοβάλλας πολεμᾷ μὲ χίλιους πεντακόσιους,
 Ἐστὴν μέσην 'ς τὸ Κεράσσοβον, καὶ 'ς τὴν Καινούριαν χῶραν.
 Κόρη ξανθὴ ἐχοῦϊαξεν ἀπὸ τό παραθύρι·
 «Πάψε, Ἰαννῆ, τὸν πόλεμον, πάψε καὶ τὰ τουφέκια,
 «Νὰ κατακάτσω ὁ κορνιαχτός, νὰ σήκωθ' ἡ ἀντάρα,
 «Νὰ μετρηθῆ τ' ἀσκέρι σου, νὰ ἰδοῦμεν, πόσοι λείπουν».
 Μετροῦντ' οἱ Τοῦρκοι τρεῖς φοραῖς, καὶ λείπουν πεντακό-
 σοι.
 Μετροῦνται τὰ κλεφτόπουλα, τοὺς λείπουν τρεῖς λεβέντες·
 Ἐπῆγ' ὁ ἕνας 'σ τὸ νερόν, κ' ἄλλος ψωμί νὰ φέρη,
 Ὁ τρίτος ὁ καλῆτερος στέκεται 'σ τὸ τουφέκι.

Fauriel en offre la traduction :

Quel est le bruit qui se fait? (quel est) ce grand fracas?

— Egorge-t-on des bœufs? des bêtes féroces se battent-elles?

— On n'égorge pas de bœufs; des bêtes féroces ne se battent pas:

— (mais) Boukovallas combat; (il combat) contre quinze cents (Turcs),
 — entre Kénouria et le Kerassovon.—Les coups de fusil tombent comme
 pluie, les balles comme grêle.—(Mais tout à coup) une fille blonde crie de la
 fenêtre:—“Fais cesser le combat, ô Boukovallas; fais cesser la fusillade:
 —la poussière tombera, le brouillard s'élèvera, —et nous compterons ton
 armée, pour voir combien (d'hommes) manquent”. —Les Turcs se sont
 comptés trois fois; il (en) manque cinq cents. —Les enfants des Klephtes
 se comptent; il leur manque trois braves. —L'un est allé chercher de l'eau,
 l'autre du pain; —(mais) le troisième, le plus brave, est étendu (mort) sur
 son fusil.

Les chercheurs et les critiques de la poésie populaire se sont penchés sur cette chanson *Τοῦ Μπουκουβάλα* (Boukovallas) “en raison de son caractère très archaïque”, comme l'observe le professeur de l'université de Janina et président actuel de la Société Hellénique de Laographie, D. Loukatos, qui ajoute aussi: “on peut soutenir que la chanson classique de ‘Boukovallas’,

60. C. Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne...*, Paris 1824, I, 9-10 et 12-13.

avec sa composition tout entière, a puisé ses motifs ou son atmosphère dans des chansons Acritiques”. Il explique très justement la présence fréquente d’éléments acritiques dans les régions du Pinde et de l’Epire: “La tradition acritique a passé intensément en Epire, avec ses combattants et ses voyageurs, avec le despotat byzantin et la présence probable de ses rhapsodes”⁶¹.

La richesse et la qualité des variantes en langue hellénique chantées par les Aroumains, comparées à celles qui ont été sauvées hapax ou qui sont en petit nombre et de moindre qualité en aroumain, prouvent que les premières sont authentiques et les secondes contrefaites; les origines de ces dernières découlent de deux chansons contenues dans l’*Ὀδοιπορικὸν* (l’Itinéraire) de Dim. Bolintineanu. La première, pour laquelle il mentionne le nom du versificateur, n’est pas une chanson populaire et n’a pas davantage de valeur littéraire⁶², comme l’observe Bolintineanu lui-même. Le contenu et les commentaires font apparaître une haine contre les Hellènes, inconnue⁶³ avant que ne commence la propagande roumaine, non décelée bien évidemment par Lenormant⁶⁴ dans son étude presque contemporaine, sur les Aroumains. Il se peut qu’il n’ait pas eu la chanson sous les yeux ou, ne sachant pas l’aroumain, qu’il se soit simplement contenté d’en faire mention.

De 1863 à 1908, la production de chansons populaires contrefaites en aroumain semble réduire la thématique de celles-ci. Le professeur Sp. Papa-georges, dans une communication lors du “Congrès des Orientalistes à Copenhague du 6-19/8/1908”⁶⁵, au sujet des populations aroumaines du Pinde et de l’Olympe, atteste: “Elles célébraient dans leurs poésies, dans leurs chants, les hauts faits, les souffrances, les exploits des monts héroïques. Ces vers, ces chants étaient écrits en grec, ils portaient l’empreinte grecque”. Considérant le fait notable, il explique clairement que les Aroumains “ont chanté et chantent encore en grec, des hymnes maudissant les Turcs et l’esclavage passé. Ils ont cela de commun avec tous les Hellènes. Ils ne possèdent pas de semblables chants en koutzovalaque, et pourtant ils ont dans leur langue des chansons célébrant la vie de famille, les scènes de la nature etc. etc. Je connais dans leur dialecte, plus de cent cinquante chansons. Eh bien! parmi ces chan-

61. Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος 18 (1965-1966) 166, 170, 173.

62. Dim. Bolintineanu, *Călătoria*, II, București 1915, 47.

63. Voir K. Κούμα, *Ἱστορίαι τῶν ἀνθρωπίνων πράξεων*, Βιέννη 1932, IB’, 530-531. Ἀχ. Γ. Λαζάρου, *Θρακολογία καὶ ζήτημα καταγωγῆς τῶν Βλάχων* - Ἀρωμούνων, Τρίκαλα 1985, 66 note 48. Aussi, in *Τρικαλινὰ* 5 (1985) 47-77.

64. *Revue Orientale et Américaine* 9 (1865) 246-247.

65. Cf. Σπ. Λάμπρου, *Λόγοι καὶ ἀναμνήσεις ἐκ τοῦ Βορρᾶ*, ἐν Ἀθήναις 1909, 100.

sons, les plus anciennes comme les plus récentes, je n'en ai pu trouver une seule se rapportant soit aux époques héroïques soit aux luttes de la Révolution. Ne sont-ce pas les Koutzovalaques qui ont doté notre histoire de véritables pléiades d'armatoles célèbres, de klephtes et de héros?...⁶⁶.

L'absence marquante de chansons populaires héroïco-klephtiques en aroumain donna de toute façon l'impulsion qu'il fallait pour combler ce vide, servant de *terminus post quem* aux chansons de ce genre.

Même les imitations et les traductions souvent très soignées, n'eurent pas de grandes résonances chez les Aroumains. Elles furent chantées presque, exclusivement, par les étudiants pensionnaires des écoles roumaines et par leur environnement familial, connus comme "roumanisants". Cependant, l'adéquate projection de ces chansons eut pour résultat le fait qu'elles furent recueillies par les visiteurs des villages valaques, ou, par les chercheurs des divers journaux et revues de propagande—surtout des recueils poétiques⁶⁷. La plupart, et cela à cause de leur connaissance limitée de l'aroumain et du grec, ne purent pas distinguer la contrefaçon. Pas même les meilleurs connaisseurs de l'aroumain et du grec, n'étaient—pour autant—des scientifiques accomplis, ou bien, n'avaient aucun rapport avec la thématique.

En ce qui concerne ce dernier cas, le professeur de chimie de l'enseignement secondaire, Zoé Papazisi-Papatheodorou ainsi que le sous-ingénieur G. Padiotis, constituent de récents exemples. Outre son ignorance⁶⁸, pèse sur la première son manque d'attention; à son sujet nous répèterons l'adage; "il n'y a pas de crime parfait", car, dans son livre qu'elle intitule erronément *Τὰ Τραγούδια τῶν Βλάχων* (Les chansons des Valaques), elle présente comme authentique en aroumain, la chanson *Τοῦ Γκόγκου-Μίσιου* (Gogou-Misiou). Mais en la traduisant en grec, elle ne saisit pas qu'elle va au-delà du texte aroumain prétendu original, quand c'est elle-même qui nous découvre la supercherie, en ajoutant des vers...:

66. Sp. Papageorges, *Les Koutzovalaques*, Athènes 1908, 30-31. Selon Michelet, "Le Clephte, après le combat, chante sur le mont solitaire". Cf. B. P. Hasdeu, *Studii de folclor*, Cluj-Napoca 1979, 106. Ντ. Κονόμου, *Ὁ Γεώργιος Τερτσάκης καὶ τὰ εὐρισκόμενα ἔργα του*, Ἀθήνα 1984, 569-570.

67. T. Papahagi, *Aromânii. Grai, folklor, etnografie...* [București] 1932, 132 et suiv., et éd. 1981. Voir aussi M. D. Peyfuss, "Aromunen in Rumänen", in *Osterreichische Osthefte* 26 (1984) 421-423.

68. Cf. ma critique, in *Τρικαλιὰ* 6 (1986) 303-309.

Păduri di munț, s-nu discl'ideț
 s-voi puil'i s-nu mai cîntaș
 s-voi tuș armîni di vlahuhori
 tu lăi s-vî-nviștî.
 Cî-una hîbari noi avdzîmû
 noi-ațel'i din Pirivoli:
 Cî Goglu -al Mișu-ncl'isiră
 Ș-la Ianina lu aducu
 la Bei, la vizirlu
 — A lai Gogu țî ñi ti amînaș
 ta-s-γñii ta si-ñi ti-ncl'iñi ?
 — Nu ñi-mi alisară dzenurli
 ș-munțil'i ațel'i analțî.

Δέντρα νά μὴν ἀνοίξετε
 πουλιὰ μὴν κεληδεῖστε
 καὶ σεῖς οἱ βλάχοι ἀπ' τὰ βουνά
 στὰ μαῦρα νά ντυθεῖτε.
 Γιατὶ μαντάτο ἀκούσαμε
 ν' ἐμεῖς οἱ Περβολιῶτες:
 Τὸ Γκόγκο Μίσιο κλείσανε
 στὰ Γιάννενα τὸν πᾶνε
 στὸ Μπέη, στὸ Βεζύρη
 — Γκόγκο μ' γιατί μᾶς ἄργησες
 νά ῥθεις νά προσκυνήσεις;
 — Τὰ πλάγια μωρ' δὲ μ' ἄφηναν
 καὶ τὰ ψηλά βουνά μας.
 Οἱ ρεματιῆς δὲ μ' ἄφηναν
 κί' οἱ κρύες οἱ βρυσούλες⁶⁹.

Arbres n'ouvrez pas (vos branches)
 Oiseaux ne gazouillez pas
 Et vous, Valaques des montagnes
 Mettez-vous en deuil
 Parce que nous avons entendu la nouvelle
 Nous les Pirivoliotes
 Ils ont enrhumé Gogo-Misio
 Ils le conduisent à Janina
 Chez le Bey, chez le vizir
 — Gogo pourquoi tant tarder
 pour venir devant nous te prosterner?
 — C'est notre montagne qui me retient
 sur ses hauteurs et dans ses flancs
 qui me retient dans ses vallées
 et dans ses sources glacées.

69. Z. Παπαζήση-Παπαθεοδώρου, *Τὰ τραγούδια τῶν Βλάχων*, Ἀθήνα 1985, 95. Pour les variantes en grec chantées par les Aroumains voir Ἀχ. Γ. Λαζάρου, *Ἱστορία τοῦ Βλάχικου Δημοτικοῦ Τραγουδιοῦ*, Ἰωάννινα 1988, 260-265. Également, in *Ἡπειρωτικὸ Ἡμερολόγιο*, 1988, 339-392.

Les deux derniers vers n'existent pas dans le "prototype" (original!) aroumain. En outre, le nombre et la qualité des variantes en grec, chantées par les Aroumains, comparées à l'unique version—mutilée—en aroumain de Z. Papazisi-Papatheodorou, constituent une preuve supplémentaire de l'antériorité, en langue grecque depuis le début, de la synthèse de la chanson, chez les compatriotes de Gogo-Misio, les Aroumains du village de Pirivoli en Pinde ou de Velestino en Thessalie⁷⁰; par la suite, ces variantes se sont très largement répandues dans les autres villages valaques et dans les régions épirotes.

On observe un phénomène analogue avec la ballade *Τὸ Γεφύρι τῆς Ἄρτας* (le pont d'Arta), dont trois variantes ont été conservées: celle de Trikala, celle de Veria et celle de Krousovo. Il n'est pas exclu que le rayonnement considérable de la ville de Krousovo, devenue yougoslave à partir de 1912, ait influencé la poésie populaire des régions voisines, comme le signalent à juste titre tant Petar Skok⁷¹ que l'académicien G. Megas. Celui-ci, dans son étude spécifique détaillée, constate la conformité des trois variantes aroumaines avec la variante grecque principale—en se référant aux éléments fondamentaux (message/apporté/par l'oiseau, scène de la bague, "emmurement", imploration en faveur du bébé, malédictions), et il termine en concluant qu'il est évident que les variantes aroumaines proviennent de l'original grec⁷².

Le Yougoslave T. Vukanović a signalé des influences musicales helléniques⁷³ dans les chansons des Aroumains de Yougoslavie. T. Papahagi, examinant et comparant la musique des chansons populaires aroumaines, à celle des chansons roumaines, conclut que les Aroumains diffèrent, des Roumains en tant que race⁷⁴. Enfin, le distingué musicologue Suisse Samuel Baud-Bovy qui, en 1975, après une enquête sur place, écrivit une étude sur les chansons aroumaines de Thessalie, est plus explicite encore: "Ainsi l'ethnomusicologie corroborait ici aussi les conclusions des anthropologues pour qui 'les slavo-

70. Χρ. Παπαζήση, «Οἱ Βλάχοι τοῦ Βελεστίνου», in *Μαγνησιακά* 1 (1971) 42.

71. *Λαογραφία* 27 (1971) 145.

72. *Ibid.*, 104.

73. *L'Ethnographie* 56 (1962) 35.

74. *Grai si Suflet* 1 (1923) 77. Cf. Ἀχ. Γ. Λαζάρου, «Ὁ χορὸς τῶν Βλαχοφόνων», in *Πρακτικά τοῦ Γ' Συμποσίου Λαογραφίας τοῦ Βορειοελλαδικοῦ Χώρου*, ΙΜΧΑ, Θεσσαλονίκη 1979, 383-395. Du même, «Ὁ χορὸς τῆς Ἀρκαδικῆς Νεστάνης», in *Πρακτικά Β' διεθνοῦς συνεδρίου γιὰ τὴν ἀναβίωση τοῦ «Ἀρκαδικοῦ Ἰδεώδους»*, Ἐκδοσις τῆς Ἀρκαδικῆς Ἀκαδημίας, Ἀθήνα 1987, 63-71.

phones et les roumanophones de Grèce sont, en majorité absolue, descendants d'une population autochtone"⁷⁵.

75. S. Baud-Bovy, *Chansons aromounes de Thessalie* (dactylographié, sous presse), 9 note 34, où il cite l'ouvrage d' Άρη Ν. Πουλιανού, *Η προέλευση τών Έλλήνων*³, Άθήνα 1968, 181. Voir aussi du même auteur, «Περὶ τῆς καταγωγῆς τών Βλάχων», in *Σύγχρονα θέματα* (1963) 283-291. Mais les arguments linguistiques sont aussi convaincants. Cf. Άχ Γ. Λαζάρου, *Αρωμονική ἀνθρωπωνυμία*, Άθήνα 1983. Egalement, in Β' *Συμπόσιο Γλωσσολογίας τοῦ Βορειοελλαδικοῦ Χώρου*, ΙΜΧΑ, Θεσσαλονίκη 1983. Du même, «Μακεδονικό» - «Κουτσοβλαχικό» καὶ Ἑλληνική ἀρρυθμία, Τρίκαλα 1986, et in *Τρικαλινά 6* (1986) 83-122. Du même, *Κουτσοβλαχικά-Έλληνοβλαχικά*, Ἀπάντηση σὲ μὴ κριτική, Άθήνα 1988, et in *Γλωσσολογία-Glossologia 5-6* (1986-1987) 155-166. Du même, *Γλωσσικὲς μαρτυρίες καταγωγῆς τών Βλάχων*, Ἰωάννινα 1987, et in *Ἡπειρωτικὸ Ἡμερολόγιο* 1987, 307-321, et in *Ἀνθρωπολογικά Ἀνάλεκτα* 49 (1988) 33-37.